Colette

Je m'appelle Colette Hazel, tous les matins, je prends mon thé et mes tartines en écoutant FM Jazz, ma radio américaine préférée. Je suis assise à ma table de cuisine, dans ce village, non loin de Lille. Il est sept heures du matin, quand survient le swing sur lequel j'avais rencontré John. L'envie soudaine de danser me prend. Je me lève de la chaise pour monter le son de la chaîne hi-fi, puis je m'avance vers le salon, j'enlève mes chaussons pour me mettre à l'aise. Je fais un pas, deux pas, un twist et le trou noir.

Je me réveille dans une pièce inconnue, je ne me sens pas à l'aise. Une jeune femme élégante entre dans la pièce et s'adresse à moi :

« Bonjour, Madame Hazel, comment allez-vous aujourd'hui ? Vous devez être un peu secouée. ».

Elle est charmante, d'un premier abord elle me ferait penser à moi, une grande brune dynamique. Une Française comme on les aime. Elle se rapproche d'où je suis et vient s'asseoir au bord du lit. J'ai honte de la situation… Je suis dans un endroit inconnu, nue sous ces draps collants et froids. Elle me rassure et se présente, Romane. Elle commence à me parler avec des mots que je ne comprends pas, cela me fait paniquer. Voyant ma bouche qui se resserre de plus en plus sur la commissure de mes lèvres sèches et mon regard qui se noircit à chaque mot nouveau prononcé, elle stoppe un instant en remarquant mon mal-être, puis, après un silence apaisant reprend son explication avec des mots plus doux. Romane m'informe ensuite du déroulement de mon hospitalisation. Selon les médecins, je devrais rester là peu de temps avant d'être transférée dans un autre établissement. "Mon état n'est pas affolant", me dit-elle, « mais je dois seulement rester au calme et être suivie quelque temps pour s'assurer que mon état reste stable. Je vous avoue que cela m'embête un peu. J'attends depuis longtemps ce moment où mes balades en forêt s'éclaireront de nouveau au rythme des couleurs flamboyantes ».

15 octobre, mon transfert vient de s'effectuer. Je suis dans une chambre individuelle, la chambre 701. Les murs sont peints d'un orange hideux mais malheureusement très à la mode en ces années soixante. Ces dernières années les couleurs se sont multipliées de toute part, étant styliste je ne comprends aucunement cet engouement pour l'atrocité de ces associations. Moi je crée des lampes, je les appelle mes bulles. Elles sont blanches, rondes et pures, elles sont faites en collaboration avec un verrier de la région parisienne. Je dois avouer que notre travail est particulièrement avant-gardiste pour cette année 1962. Autant dire que cette chambre ne reflète pas du tout mon goût. Elle est criarde et vide, mis à part ce téléviseur extrêmement plat, je n'aurai que la chaîne Actuel 2 pour me consoler de tout ce travail que je vais accumuler pendant ma convalescence. Je me désole tout de même que cette chaîne soit encore sous le contrôle des pouvoirs. Quand aura-t-on une expression libre des médias ? Mais quand j'y pense : cet écran est si plat, je n'en avais jamais vu de cet aspect.

***

Un interne s'approche de moi, il a une démarche assurée, légèrement sombre. Je comprends aisément qu'ils ne m'ont pas appelée simplement pour soutenir Colette dans son accident. J'ai le sentiment d'avoir un rôle à jouer, une lourde tâche à accomplir. Il me demande de le suivre pour avoir un entretien avec le médecin chargé du « dossier Hazel ».

Nous traversons l'hôpital d'un bout à l'autre, l'odeur de ces lieux a toujours eu la fâcheuse manie de me donner la nausée. Je rapproche mon écharpe imbibée de parfum de mon nez pour échapper à ces odeurs dérangeantes qui me rappellent le décès de mon père. Les centres d'urgence n'ont jamais représenté pour moi que des événements négatifs, je ne connais à ce jour que des décès et aucune naissance. Vous comprendrez alors que ce retour dans des lieux aseptisés depuis la mort de mon père ne puisse représenter dans mon esprit qu'un mauvais présage pour la santé de grand-mère Colette. L'interne me prévient que nous approchons maintenant de la salle de rendez-vous.

J'entre dans la salle, le médecin est là, derrière son bureau.

- Bonjour Mlle Hazel, asseyez-vous je vous prie.

- Bonjour Docteur Moscovici.

Je ne m'étends pas trop en politesses ; pour seule cause, mes nerfs qui se nouent de plus en plus. Lui doit avoir l'habitude de ce genre de réactions plutôt étranges face aux conventions que nous pouvons observer dans la vie courante.

- « Vous devez connaître la situation dans laquelle se trouve votre grand-mère, j'imagine que vous vous êtes préparée au choc que peut provoquer pour elle comme pour vous cette perte de mémoire.

- Vous savez, Docteur, la situation est tellement particulière que je ne suis même pas sûre d'être en mesure de m'y préparer, même en ayant abordé le problème avec vous. Mais si je peux faire quoi que ce soit pour ne serait-ce que tenter de lui rendre la mémoire… Vous savez, elle représente tout pour moi, c'est le dernier parent qu'il me reste.

- Justement, c'est pour cela que je vous ai convoquée aujourd'hui. La seule manière connue à ce jour pour favoriser ce retour consiste à réactualiser, par des stimuli polysensoriels, les souvenirs se rattachant à une odeur, un son ou bien une image. Essayez de trouver un objet qu'affectionnait particulièrement Colette pour pouvoir amorcer une conversation sur son passé.

- Si c'est le seul moyen qui existe aujourd'hui alors je ferai tout pour mener à bout ce processus. Merci Docteur de vous être dérangé pour moi.

- Merci à vous… Flore… Est-ce bien ça ?

-…

- Si vous rencontrez le moindre problème appelez-moi. J'aimerais aussi, si possible, que vous me teniez au courant de l'avancement de Mme Hazel.

Il tient à me raccompagner jusqu'à l'entrée de son service pour limiter les risques que je ne me perde dans ce labyrinthe d'étages et de couloirs. Mais par bonheur et avec une chance inespérée j'arrive à atteindre le parking de l'hôpital et à retrouver ma voiture pour échapper à cet établissement.

***

Arrivée au domicile de Colette, je ne sais pas par quoi commencer. Je décide de prendre un thé et de m'installer dans son salon pour pouvoir réfléchir au cours de sa vie. À quoi tenait-elle le plus ? Par quel moyen communiquait-elle ses idées ? Quelles sont les personnes qui ont pu le plus compté pour elle ? Un nombre incalculable de questions se bouscule dans ma tête, alors que ce soleil de début d'après-midi perce aux fenêtres pour emplir la pièce de sa lumière. Elle devait se sentir tellement bien ici ; elle qui aimait tellement la nature. Cette forêt alentour devait la ravir, surtout après le décès John, ses promenades lui ont permis de combler le temps passé sans lui. Je repense à ses pièces qu'elle disait « interdites aux crapules ». Je devais avoir dans les douze ans à cette époque ; cela faisait encore peu de temps que Colette était rentrée des USA. Je ne sais pas si c'était la peur ou mon obéissance développée mais je n'y ai jamais mis les pieds, même aujourd'hui alors que j'ai vingt-cinq ans. Il serait peut-être temps d'y jeter un coup d'œil.

Prise de décision importante… Je pose donc ma tasse de thé désormais froide, après tout ce temps de réflexion, sur le rebord de la table. Je monte à l'étage. Sur le palier je marque malgré tout un temps d'arrêt ; c'est tout de même une étape importante, ce moment où l'on transgresse une interdiction de si longue date.

Étonnamment Colette ne fermait pas la porte, je m'aventure par conséquent dans cet antre. La pièce est carrée, une grande bibliothèque d'un bois sombre encadre le lit qui me fait face. Ma grand-mère a toujours eu beaucoup de goût. Cela dit, c'est plutôt rassurant pour une ancienne styliste ; ça prouve en quelque sorte sa réussite. Une couette à motif couplée d'un plaid est étendue sur le lit, les murs sont peints d'un bleu-gris très pâle ce qui met cette bibliothèque impressionnante en valeur. Je pense que c'était une de ses pièces préférée, car on sent bien une cohérence entre toutes les couleurs employées et une unité entre les matériaux et le style des meubles. Je procède par étapes. Sur ma droite se trouve son bureau, il y a quatre tiroirs. En m'approchant, je découvre une fente entre le plateau et le premier tiroir, malgré son étroitesse elle retient mon attention. Je regarde par l'ouverture, où j'aperçois une enveloppe de papier kraft, je glisse ma main dans la fente pour la

récupérer. C'est quand même étonnant, me dis-je, de faire autant d'efforts pour cacher quelque chose alors que personne ne venait jamais ici. Je serre fort ce bout de papier entre mes doigts puis je me dirige vers la fenêtre. Je vois alors au soleil qui a décliné depuis ce midi qu'il doit bien être cinq heures du soir, étant donné la faible luminosité. Je vais devoir faire la route du retour dans le noir, chose qui ne me rassure guère sur ces routes de campagne.

Regarde autour de toi !…

La bibliothèque est pleine d'albums photos ; c'est exactement ce qu'il me fallait ! Je récupère trois gros albums recouverts de cuir rouge, que je feuilletterai le soir arrivée à la maison.

Chargée de ces trois gros volumes, j'en oublierais presque l'enveloppe posée depuis peu sur le lit ; mais de justesse, avant de refermer la porte de la chambre, je vais la récupérer pour redescendre au salon et nettoyer ma tasse qui gît toujours au coin de la table. Je me débarrasse de tout ce barda dans l'entrée pour pouvoir partir rapidement une fois que j'aurai fini mon ménage. Je prends ma tasse, que je vais laver dans l'évier puis effectue trois quarts de tour pour attraper le sopalin et nettoyer les agaçantes traces de thé que je laisse toujours autour de moi. Au moment de jeter les feuilles éponges à la poubelle, je repense à cette enveloppe, ne faudrait-il pas que je l'ouvre maintenant pour être sûre de ne pas faire une bêtise ? Tout étant maintenant « nif » je vais la chercher puis je me rassois sur le canapé, là où je me situais il y a maintenant trois heures. Je soulève délicatement le rebord de l'enveloppe, puis je fais glisser le dossier plutôt conséquent qui s'y trouve. Stupeur lorsque le haut de page apparaît devant mes yeux ; jamais je n'aurais imaginé une telle chose. Je relis deux à trois fois les premières phrases. Aucun doute possible, tout paraît si officiel, que je ne peux croire à un document falsifié. Mes mains commencent à trembler, mon corps se vide de toute son énergie, je me sens si faible. Impossible pour moi de reprendre la route, je dormirai ici cette nuit. Bien heureusement nous sommes en fin de semaine, cela me laisse un peu de temps pour digérer la nouvelle.

***

À mon réveil, je crois avoir fait un mauvais rêve, mais, très vite, je comprends que je me trouve chez Colette et que tout est malheureusement bien réel. Une rapide douche s'impose avant de reprendre la route, Colette ne m'en voudra pas. Je me précipite de la salle de bains jusqu'à la cuisine. Même si je n'ai pas le temps de manger, je ne me risque quand même pas à reprendre ces deux heures de route qui me séparent de l'hôpital, sans un petit quelque chose avalé. Sur le buffet, la coupe de fruit comprend trois bananes, j'en arrache donc une aux deux autres, et laisse le couple restant encore mûr à sa perdition qui suivra dans les prochains jours. J'attrape au vol les trois albums volumineux et les clés de ma DS. Tant pis si le moteur ne chauffe pas ; de toute manière j'ai

fait subir à cette voiture tellement d'événements qu'un de plus ou de moins ne changera pas grand-chose. J'apprivoise de nouveau ces petits chemins de campagne pourtant connus, mais croyez-moi ils ne me font pas le même effet que d'habitude depuis les changements d'hier soir. Je n'en reviens toujours pas qu'une telle chose ait pu rester cachée aussi longtemps.

Durant toute la route je me demande si papa ignorait la vérité, ou s'il la connaissait et souhaitait simplement me protéger de ces secrets.

Arrivée devant l'établissement médical, je remets mon haut gris dans mon pantalon. Je veux quand même être présentable devant cette femme inoubliable qu'est pour moi ma grand-mère.

***

Le temps est long, finalement je regrette un peu qu'ils m'aient mis dans une chambre individuelle. Aucune autre personne à qui parler, que je me sens seule moi qui suis tellement bavarde et sociale habituellement. Les heures passent… lentement. Je m'endors et à mon réveil, une femme me regarde au bout de la pièce. Elle est jeune, fine. J'essaie de me focaliser sur son visage. Je pars de ses jambes galbées et fines dans son jean brut pour remonter jusqu'à son visage. Sa nuque est fine. Elle porte un tee-shirt en coton gris souris. On dirait une petite fille malgré son âge mûr, son visage est pur ; elle affiche des taches de rousseur sur les joues et le nez. Je les imagine nombreuses, je n'y vois pas grand-chose à cette distance, et puis avec mes problèmes de myopie cela n'arrange pas mon cas. De toute manière ces soucis de vue sont en fait un avantage. Lorsque je serai âgée, j'aurai une meilleure vision que tous ces vieux. Je pourrais mieux tricher aux jeux de groupes ; les autres n'y verront que du feu. Mais quand j'y pense où sont-elles passées ?

Revenons-en à cette femme : qu'elle est belle ! Ses cheveux sont remontés, attachés au sommet de sa tête en un gros chignon désordonné. Toutefois, son teint pâle dénote avec ses cheveux châtains et malgré ses vêtements modernes, elle paraît fatiguée.

J'attends que Colette se remette de son sommeil, elle a l'air intriguée de ma présence. Le trac m'a déjà envahie depuis déjà plusieurs heures que je suis dans l'hôpital. Se souvient-elle de moi, ou bien pas le moins du monde ? Elle a pourtant l'air de trouver mon visage familier, mais je doute qu'elle puisse se souvenir de la nature de mon identité.

Je me surélève légèrement de mes oreillers, pour pouvoir m'adresser convenablement à cette demoiselle. Au moment où je vais ouvrir la bouche pour lui parler…

Je me lève pour m'approcher de grand-mère. Je le fais doucement pour ne pas l'effrayer. Elle semble frustrée de mon approche alors je lui fais un sourire timide.

Je lui tends le bras pour lui indiquer de s'asseoir sur le rebord du lit puis je m'empresse de lui indiquer.

« Excusez-moi mademoiselle, je suis interloquée par la ressemblance que nous avons toutes les deux, feriez-vous partie de ma famille ?

- Je suis navrée Madame Hazel, je ne pense pas être le membre de famille que vous souhaitez rencontrer.

- Mais dans ce cas, qui êtes-vous ?

- Je suis bien un membre de votre famille, mais c'est un peu plus compliqué que cela… Je ne sais pas vraiment comment vous annoncer la nouvelle, Colette, c'est pourquoi j'ai emporté un album photo avec moi.

Je fais quelques pas afin d'aller récupérer dans ma sacoche l'un des trois albums photos en cuir rouge afin de commencer le récit de sa vie. Après avoir visionné rapidement les trois volumes, je me suis décidée à prendre celui qui serait peut-être le plus significatif à la compréhension de ces fameux documents officiels. C'est donc l'année 1966 qui m'intéresse, quand Colette était déjà aux USA.

- Je vais vous raconter l'histoire de cette femme, que vous connaissez sûrement. C'est pourquoi je souhaiterais que vous éclairiez certaines questions à son propos. Voulez-vous bien m'aider Colette ?

- Cela ne me dérange pas de vous aider. Voyez-vous je n'ai personne à qui parler dans ces lieux, alors un peu de compagnie, même inconnue ne me ferait pas de mal.

- Je comprends… Colette, dites-moi : sommes-nous dans les années soixante ?

- Bien évidemment nous sommes en 1962 madame… Hum… J'ai dû oublier votre prénom.

- Oh oui, excusez-moi, je suis un peu fatiguée ; j'en ai oublié les usages. Je m'appelle Flore… Flore Hazel.

- Flore, quel joli prénom. Vous dites… Hazel ? ! Comment est-ce possible, tout cela me paraît fort étrange. Je ne vous cache pas ma surprise face à cette situation.

Mon cœur se noue d'un degré supérieur lorsque je l'entends prononcer cette phrase. Mon sang se glace, je reste stoïque. Bien évidemment je m'attendais à ce que la situation soit difficile mais comme je l'ai dit, il y a quelques jours, au docteur Moscovici, je ne pense pas qu'on puisse se préparer à cette réalité. Je me rappelle cependant, des conseils qu'il me donnait : ne pas se dégonfler, garder la tête haute, même si le malaise se fait sentir, aller au bout du processus c'est le seul moyen pour espérer un retour de la mémoire. Nous continuons à discuter un long moment durant la matinée et le midi. Mon principal objectif étant d'acquérir sa confiance sans pour autant l'effrayer en insinuant que je suis sa petite-fille.

Puis-je vous donner cet album, nous allons le regarder ensemble ?

Elle attrape l'album que je lui tends, puis tourne la première de couverture. Je suis assez contente d'avoir pris le volume qui retranscrit justement l'année de naissance de mon père. Je veux élucider cette histoire ! Colette s'arrête sur la photo où elle apparaît en compagnie de John.

" Cette femme est très belle. J'imagine que c'est votre mère tant elle vous ressemble. Cet homme à son bras… Ne serait-ce pas son mari ?

- Non à vrai dire, ce sont mes grands-parents lorsqu'ils avaient une trentaine d'années. Ma grand-mère, était française. Elle était styliste en luminaires en France, mais elle avait pour ambition de développer son projet aux États-Unis. C'est pourquoi elle est partie seule à la conquête du rêve américain alors qu'elle était âgée de 32 ans. Là-bas elle a rencontré cet homme, John, qu'elle a épousé. Elle m'a souvent raconté ses années passées auprès de John. Si vous détachez l'image vous verrez au verso qu'il s'agit du jour où elle a présenté John à ses parents. Voyez comme ils avaient l'air heureux sur ce cliché.

- En effet, ils sont très beaux. C'est vrai qu'ils formaient un beau couple. C'est drôle comme on peut lire dans leur regard toute la joie et la confiance qu'ils pouvaient avoir. Je ne sais pas si c'était le cas mais ils semblaient très soudés.

- Ils l'étaient… Enfin je le croyais jusqu'à récemment. Regardez, sur celle-ci, on peut retrouver John, l'homme de la première photo mais à ses côtés se trouve un autre américain. Ils se tiennent tous les deux fièrement et ont plutôt l'air d'être complices.

Je vérifie un instant à ma montre combien de temps il me reste à passer aux côtés de Colette. Je suis en retard, il est déjà plus de huit heures du soir, et mon colocataire doit m'attendre pour que l'on puisse manger ensemble. Ma grand-mère, avait pourtant des habitudes de Yankee, les traditions françaises peuvent parfois sauter des générations. Mon père m'a toujours obligé à manger en famille et je trouve cela très appréciable !

***

Cela fait déjà plusieurs semaines que je rends visite à Colette en rentrant du travail. Mon colocataire ne m'attend plus le soir pour qu'on dîne ensemble, il a baissé les bras. Chaque jour, je retrouve ma grand-mère soit endormie profondément, soit l'album photo sur les genoux. Elle doit le connaître du début à la fin dorénavant. À chaque nouvelle visite, elle me pose des questions sur cet ami mystérieux.

***

Maintenant trois mois que je rends visite à Colette. Nos moments passés ensemble sont toujours d'une tendresse infinie. J'ai réussi à obtenir sa confiance et sa sympathie, mais je doute qu'elle se soit aperçue de nos vrais liens de parenté. Sa mémoire revient peu à peu au fur et à mesure que nous feuilletons ensemble des albums. Désormais elle se reconnaît à travers cette femme qu'elle contemplait quelques mois plus tôt. Le docteur Moscovici est très satisfait des progrès de mémorisation de Colette. Elle se retrouve petit à petit en cette jeune femme trentenaire bien qu'elle soit octogénaire aujourd'hui, mais cela ne fait rien, je ne perds toujours pas l'espoir qu'elle retrouve la totalité de sa vie passée.

Après avoir fait état de ma situation de santé, elle me prend la main. Je remarque alors que c'est une main fripée, abîmée par le temps qu'elle tient entre ses doigts. Je demande alors à Flore de me donner la tablette d'analyses qui se trouve au bout de mon lit. J'essaie de trouver quelque chose pour éclairer ma situation, mais je n'y comprends rien. Les annotations sont trop petites et je ne perçois pas le sens d'un seul de ces mots. Flore me dit alors :

« Colette, tu as eu un accident vasculaire cérébral. Ces derniers mois c'est toute ta vie que je t'ai contée, et non pas celle d'une héroïne fictive comme tu l'imagines. Tu as effacé cinquante-cinq ans de ta mémoire Colette… C'est toi mon héroïne grand-mère. »

***

Dimanche quinze décembre deux mille quatorze, il est neuf heures trente-sept lorsque j'arrive dans la chambre de Colette. J'entrouvre la porte doucement comme à chaque fois pour ne pas la réveiller. Étonnamment Colette, contrairement à la plupart des personnes âgées, dort beaucoup ; elle se couche tard en regardant le film du soir à l'aide de la télé à écran plasma qu'elle a maintenant apprivoisée, et ne s'éveille que vers dix heures.

Bizarrement ce matin, ce n'est pas une Colette profondément endormie que je découvre, mais ma grand-mère, les joues ruisselantes de larmes qui regarde les arbres dénudés et enneigés à la fenêtre. Elle m'aperçoit dans l'embrasure de la porte, et détourne furtivement la tête pour essuyer ses yeux. Colette a toujours été une femme forte, qui cherchait perpétuellement à camoufler ses faiblesses derrière un tempérament bien trempé.

Je m'approche d'elle pour l'enlacer, je ne connais pas la raison de sa tristesse c'est pourquoi je lui propose qu'on aille se promener au dehors et qu'on puisse en parler toutes les deux. En ces termes : « allons nous rafraîchir les idées ». Par moins trois degrés je pense que ce sont les mots adéquats.

Elle va dans la salle de bains pour faire une rapide toilette au gant. Pendant ce temps j'en profite pour jeter un rapide coup d'œil sur sa table de nuit. Comme s'il était scotché, l'album de cuir rouge est toujours présent. Mais rassurez-vous nous avons changé d'ouvrage depuis le tout premier, c'est maintenant le troisième. Celui qui me semblait le moins intéressant des trois que j'avais pris lors de ma visite au domicile de Colette. Cependant, une enveloppe de papier kraft se trouve glissée entre les pages…

Tout me revient maintenant, le matin où je suis revenue de chez elle pour entamer le processus de guérison, j'ai dû ranger l'enveloppe comportant les documents officiels dans l'un des albums. Avec la fatigue qui me pesait ce jour-là, je n'ai pas dû penser à la reprendre en partant et je lui ai laissé les trois albums depuis ce jour. Je décide de ne rien dire et d'attendre qu'elle aborde le sujet la première.

***

Nous avons passé déjà deux heures aujourd'hui à nous promener toutes les deux dans le parc de l'hôpital. Colette n'a pas prononcé un mot depuis ce matin, mais je pense qu'il faut quand même discuter de tout

cela, même si le sujet est difficile à aborder. Si nous n'élucidons pas toute cette histoire maintenant le sujet va retomber dans le silence, et je ne connaîtrai jamais la vérité sur mes origines.

" Colette, je ne veux certainement pas remuer le couteau dans la plaie mais… étant donné que je vous ai vue pleurer ce matin, pendant que vous faisiez votre toilette j'ai aperçu une enveloppe qui ne m'est pas inconnue sur votre table de chevet.

- Vous voulez dire Flore que vous connaissez son contenu ?

- À vrai dire, cela fait plusieurs mois que je connais son existence, mais je voulais que vous m'en parliez spontanément. J'espérais intimement que vous recouvreriez la mémoire et que vous m'en parleriez.

-… Comment ai-je pu faire une chose pareille, avec cet homme en plus ? Croyez-moi Flore, si j'avais su, enfin si je pouvais changer quelque chose, je le ferais sans hésiter. Croyez-moi je ne me doutais de rien quant à ce passé avant que je ne découvre cet acte de naissance. Je suis heureuse car, grâce à vous, j'ai retrouvé une partie de mon passé, mais ce passé ne pouvait se reconstruire jusqu'ici que par les photos que vous m'avez montrées. Tout ce qui n'a pu être capturé en image ne me revient pas à l'esprit.

- Justement Colette, vous ne pouvez rien modifier du passé, ce qui est fait est fait. Mais j'aimerais profondément connaître la véritable identité de mon grand-père biologique.

- Tous les souvenirs me sont revenus suite à la photo qui se trouvait dans le papier kraft.

- Comment ça Colette, je n'ai vu aucune photo !

- Il y en avait bien une pourtant. D'après son verso, elle a été prise le vingt-deux mai de l'année mille neuf cent soixante-cinq. C'était moi et le véritable père de Paul, Datson, lors d'une soirée arrosée. Sur la photo, on s'aperçoit bien de notre état d'ébriété. Flore, je ne veux pas que tu me juges par rapport à toute cette histoire. Je ne sais pas quelle femme j'étais avant cette hospitalisation, mais au vu de ma réaction, j'imagine que je ne suis plus la même dame que celle que tu connaissais auparavant.

- Colette, vous êtes la seule famille qu'il me reste. Je tiens tellement à vous quoi que vous ayez pu faire durant le passé, vous resterez toujours un modèle pour moi. Et sans vous mentir, même si vous avez perdu la mémoire, vous restez la femme forte que je connais depuis que je suis petite. Parlez-moi de cette soirée en compagnie de Datson, connaissiez-vous John à cette époque. Que représentait Datson à vos yeux ?

- Vos désirs sont des ordres chère Flore. Après tout c'est comme si je parlais de quelqu'un d'autre. J'ai donc rencontré Datson durant cette soirée. Le courant est passé instantanément, mais nous étions déjà fiancés avec ton grand-père à cette époque c'est pourquoi j'ai évité ce bel homme durant toute la soirée. Seulement après quelques verres avalés d'une traite, l'alcool m'est monté à la tête. Datson en a profité pour m'aborder, c'était un Don Juan et j'imagine que, malgré mon couple, je n'ai pas pu résister à l'idée de passer la nuit dans ses

bras. C'est malheureusement ce qui s'est passé, bien que j'aie apprécié le moment. Nous ne nous étions pas protégés, car la pilule n'était toujours pas légale en cette année 1965… et ton père est né de cette union. C'était une autre époque Flore. L'interruption de grossesse n'existait pas et si quelqu'un apprenait que Paul était un « bâtard » comme nous les appelions alors, sa vie et le nom de John auraient été entachés. Je ne te parle même pas de ma réputation, mais j'ai assumé ma part de responsabilité dans cette histoire. C'est pourquoi nous avons préféré garder le secret pour ne blesser personne. Il a malgré tout tenu à garder un lien de parenté avec Paul. Datson est devenu l'ami de John et le parrain de Paul, mais par courtoisie à son égard, nous avons toujours tenu à garder une certaine distance entre nous.

- Je comprends mieux pourquoi tu as décidé de garder ça secret. Tu tenais certainement à emporter le secret avec toi dans ta tombe. Papa n'a donc jamais su que grand-père n'était pas son père biologique."

Le fait d'avoir fait remonter ce lourd secret a épuisé Colette. Il est midi et demi, le temps pour nous d'aller manger, mais je préfère qu'elle aille se reposer dans sa chambre. Je lui apporterai son plateau-repas au lit.

***

Depuis ce jour nous avons continué la thérapie grâce aux photos. Colette attendait ma visite avec impatience tous les jours et notre complicité ne faisait que se renforcer au fil du temps.

***

Ma petite-fille connaît mon plus lourd secret, l'erreur de ma vie, et aussi ce qui a été la source de mes plus grandes joies et peines. Cet enfant, Paul, j'aurais tout fait pour lui, mais suite à la mort de son père et au rapprochement de Datson après cette tragique disparition, il s'est éteint à son tour, laissant sa fille et sa mère dans le plus grand désarroi.

Nous venons de passer en revue le dernier album photo qu'il restait dans ma maison de campagne. D'après les spécialistes ma mémoire est rétablie dans sa quasi-totalité.

À la fenêtre, les arbres bourgeonnent ; je peux imaginer d'ici l'odeur exquise sous ces fruitiers. Jamais je ne pourrai assez remercier Flore de ce qu'elle a pu faire pour moi. Elle a continué à s'occuper de la vieille femme que je suis devenue et à m'épauler malgré les nombreux secrets qu'elle a pu découvrir durant ces dix derniers mois.

Profitons de la vie, qu'il nous reste longtemps ou peu de temps à vivre, chaque journée est précieuse, alors vivons là à la manière de Sénèque : « Hâte-toi de bien vivre et songe que chaque jour est à lui seul une vie ».